

**BORIS
SOUVARINE**

Croniques
du
**mensonge
communiste**

Textes choisis par Branko Lazitch
et Pierre Rigoulot

Commentaire / Plon

BORIS SOUVARINE

CHRONIQUE
DU MENSONGE COMMUNISTE

Textes choisis par Branko Lazitch et Pierre Rigoulot

Préface de Branko Lazitch

Notes de Pierre Rigoulot

Collection Commentaire
PLON

DL-09 03 1998 09645

CHRONIQUE
DU MESSIAGE COMMUNISTE

Textes choisis par Bernard Lantier et Pierre Rigoulet
Préface de Bernard Lantier
Notes de Pierre Rigoulet

Ouvrage publié avec le concours de la Goodbooks Foundation

© Plon, 1998.
ISBN 2.259-18862.1

PRÉFACE

Boris Souvarine, historien et journaliste

En matière d'adhésion au communisme, comme de rupture avec lui, il convient de reconnaître à Boris Souvarine une priorité à la fois théorique et pratique. Priorité dans l'adhésion d'abord, par son dialogue épistolaire avec Lénine en exil en Suisse, et par son ralliement au communisme aussitôt après la victoire bolchevique. Priorité dans la rupture avec Moscou ensuite, puisqu'elle se situe au lendemain de la mort de Lénine en janvier 1924, alors qu'il est le seul cadre du Komintern à cumuler trois postes clés : il est membre de son Praesidium, de son secrétariat et de son comité exécutif.

Devenu antistalinien dès l'accession de Staline au pouvoir et resté tel près de cinquante ans, Souvarine joue encore ce rôle de précurseur en de nombreuses circonstances (par exemple lors de la divulgation du « testament » de Lénine en 1926) et à ce titre, il devient l'une des cibles préférées des staliniens. Principal rapporteur au célèbre Plenum du Comité central bolchevik tenu en mars 1937, plenum connu comme l'étape la plus sanglante de la grande purge – la fameuse *iéjovchina* – Staline stigmatisa en ces termes le rôle de Souvarine : « Prenons par exemple un autre groupe d'aventuriers, celui de Souvarine en France... Peut-on nier que ces aventuriers aidèrent aussi les trotskistes dans leur travail d'espionnage et de sabotage contre l'Union soviétique ? »

Dans ce réquisitoire en deux phrases, Staline lançait une condamnation à mort dont les motifs étaient aussi imaginaires que ceux qu'il avait invoqués contre les vieux bolcheviks. Ces « agissements trotskistes » étaient dénoncés alors que Souvarine avait rompu avec Trotski depuis 1929 et qu'en 1937 il travaillait comme journaliste au *Figaro* ! Bien qu'inventée de toutes pièces, cette accusation d'espionnage et de sabotage désignait Souvarine – et pour de nombreuses années – comme l'ennemi numéro 1 de Staline et du stalinisme. Hommage du vice à

la vertu en quelque sorte car lorsqu'il s'agissait de démasquer le maître du Kremlin, Souvarine était en effet la référence incontournable.

Onze ans après la mort de Lénine, Souvarine fut aussi le premier à écrire une biographie de Staline. Soixante ans plus tard, elle reste la meilleure.

Souvarine fut encore le premier et le seul « kremlinologue » à faire paraître en 1953 (l'année de la mort de Staline) une étude sur son « cas pathologique ». C'était là des révélations que personne dans le monde libre ne pouvait accepter alors, mais dont le sérieux et la vérité furent admis par tous trois ans plus tard, quand Khrouchtchev prononça son discours sur « le culte de la personnalité » devant le XX^e congrès du PC soviétique, en février 1956.

*

Pendant plusieurs décennies, Souvarine fut soit méconnu, soit désigné comme l'auteur d'un seul livre, son *Staline*, mis à l'index par les communistes et les progressistes du monde entier. Pourtant, en même temps, il publia de nombreux articles, la plupart dans des bulletins et périodiques à faible tirage : *Preuves*, *Est et Ouest*, *Le Contrat social*, *Esopo*, ce qui le réduisit quasiment au statut de non-personne. Il est vrai qu'il traita au cours de sa vie d'un seul sujet, le communisme. Il l'aborda en tant que leader communiste-révolutionnaire (1917-1923), puis en tant que communiste opposant et dissident (1924-1934) et finalement en tant qu'anticommuniste.

Mais au travers de toutes ses métamorphoses et évolutions idéologiques, Souvarine a agi en écrivain, qu'il fût historien ou journaliste. Un regard rapide sur ses écrits suffit à se débarrasser de la légende de l'auteur du seul *Staline*. Il a publié des livres, des brochures, des essais, sous son nom ou sous des noms d'emprunt, sans compter son rôle dans deux revues, *La Critique sociale* et *Le Contrat social* dont il fut le fondateur, l'inspirateur, l'éditorialiste et le rédacteur en chef. Il était en contact – sur le communisme – avec toutes les institutions et tous les professionnels qui avaient à s'occuper de ce phénomène historique majeur du monde occidental : les diplomates, les militaires, les hommes politiques, les chercheurs en sciences sociales, les services de renseignements et les journalistes. Son approche fut cependant surtout celle du journalisme. La formule d'Albert Camus selon laquelle « le journaliste est l'historien du présent » s'applique mal en général au monde de la presse, mais particulièrement bien aux analyses politiques que propose Souvarine dès son retour des États-Unis, en 1947, l'année de naissance de la guerre froide.

Le titre de son premier texte publié en France, le 12 avril 1948, définissait la situation fondamentale du monde d'après 1945 et pour les décennies à venir : « Ni paix ni guerre ». Souvarine y réfutait en effet la thèse d'un Staline prêt à envahir l'Europe par la voie de la guerre. « Conquérir l'Europe par les armes serait pour l'URSS provoquer la guerre qu'elle veut éviter, perdre finalement les profits territoriaux tirés de la guerre précédente et liquider la knoutocratie soviétique. On ne peut prêter à Staline une telle intention qu'en sous-estimant son bon sens. » Ces lignes furent écrites à un moment où la psychose de la troisième guerre mondiale imminente prédominait dans les cercles militaires et diplomatiques, traumatisés par le coup de Prague (février 1948) et le blocus de Berlin (printemps 1948). En France, le Parti communiste était le premier parti du pays. De Gaulle, avec son RPF (Rassemblement du Peuple Français), dénonçait sans cesse la menace communiste intérieure et la menace soviétique extérieure. Convaincu lui-même de la possibilité d'une guerre, de Gaulle chargea l'un de ses compagnons, Pierre Billotte, de sonder les dirigeants politiques et militaires dans la capitale nord-américaine. Cet ancien général devenu l'un des dirigeants du RPF rapporta à Paris qu'à Washington on s'attendait dans l'ensemble à une guerre en Europe. Informé sur cette démarche gaulliste à Washington, Souvarine rencontra plusieurs dirigeants du RPF, dont André Malraux. Il s'employa à les convaincre que Staline était prêt à recourir à n'importe quelle guerre (civile, économique, politique locale, diplomatique, espionnage, etc.), à l'exception de la guerre mondiale.

Cet état d'esprit alarmiste dura un certain temps et fut le thème principal de *L'Observateur des deux mondes*, un bulletin que Souvarine décida de faire paraître à cette époque.

Souvarine n'avait donc pas succombé au clivage simpliste qui séparait ceux qui croyaient à l'invasion soviétique prochaine – anti-communistes déclarés – et ceux qui n'y croyaient pas. Son antistalinisme ne l'aveuglait pas. Il voyait clair au contraire sur la situation en Europe et la politique de guerre froide de Staline. Il n'y eut d'ailleurs que deux observateurs de la vie politique disposant de tribunes bien différentes, Raymond Aron et Boris Souvarine, pour faire ensemble, à quelques jours près, ce diagnostic sur l'avenir du monde. Le premier chapitre du livre de Raymond Aron, *Le Grand Schisme*, achevé le 5 juillet 1948, portait comme titre « Paix impossible, guerre improbable ». *L'Observateur des deux mondes*, daté du 1^{er} juin, s'ouvrait sur un éditorial intitulé : « Ni paix ni guerre », et l'éditorial du n° 4 du 15 juillet, s'intitulait : « Ni guerre ni paix ».

Il est pratiquement impossible en 1948 de trouver un troisième édito-

rialiste ou politologue susceptible de développer les mêmes thèses à cette époque. Walter Lippmann, alors considéré comme le plus important analyste politique en Occident, proclamait : « La guerre froide est terminée » (*Le Figaro*, 23 mars 1948). Annoncer la fin, au moment où ils commençaient, d'affrontements qui devaient durer entre trois et quatre décennies, il est difficile d'imaginer plus grosse bourde en matière de prévision politique. Ce phénomène nouveau qu'était la guerre froide, il était capital de le saisir et de le définir à ses débuts. Or, Souvarine l'avait prévue avant qu'elle ne commence. Dans les années et même les décennies suivantes, sa position est restée valable au point que, trente-huit ans plus tard, sa formule réapparut pour donner le titre d'un ouvrage publié en 1986 par Hélène Carrère d'Encausse¹.

Se fourvoyant sur l'époque historique qui commençait, Walter Lippmann devait forcément se tromper sur les crises qui allaient secouer le monde « socialiste » et le monde « capitaliste ». Ainsi, critiquant la politique amicale de John Foster Dulles envers l'Allemagne occidentale, il fit cette prophétie, le 1^{er} novembre 1955 : « L'ennui, c'est que cette position, dans un avenir pas très lointain, nous aliénera les Allemands qui entendent, s'il le faut, négocier la réunification directement avec l'Union soviétique et les Allemands de l'Est ! » Critiquant, le 2 octobre 1958 la politique amicale de John Foster Dulles à l'égard de Formose, il affirma encore : « Nous devrions nous préparer à la disparition du régime Tchang Kai-schek. » Le plus grave n'était pas que Lippmann se trompât. Le plus grave, c'était son alignement sur les positions soviétiques, et Souvarine en fit la remarque sans la moindre indulgence : « ... Il serait facile de montrer que M. Lippmann ne cesse de faire écho aux slogans communistes et aux sophismes progressistes... Les compliments du *Monde* et de *L'Express* à W. Lippmann ne se trompaient donc pas non plus d'adresse » (*Est et Ouest*, n° 218, 16-30 juin 1959, p. 14). Quatre décennies plus tard, dans son ouvrage *Une si longue bienveillance – Les Français et l'URSS 1944-1991*, Georges Bortoli rappelait que « L'éditorialiste américain Walter Lippmann a souvent été classé à Moscou parmi les “journalistes bourgeois objectifs” – ceux que la *Pravda* citait dans ses revues de presse. » Encore une confirmation des vues pénétrantes de Souvarine². Mais W. Lippmann n'était qu'une des têtes de Turcs de Souvarine. Il y en avait d'autres et de diverses catégories ; dans la catégorie « universitaires », par exemple, Souvarine s'en prit à Maurice Duverger et à Alfred Sauvy. Le premier déploya des efforts surhumains pour présenter sous le meilleur jour la cause communiste, notamment en faisant l'apologie des purges dans le PC soviétique. Quant au second, dans *Le Monde* des 30 et 31 octobre 1952, il échafaudait de nouvelles théories sur le Rideau de

fer et le Mur d'argent qui allaient devenir méconnaissables avec d'avantage de socialisme : ses citoyens dépasseraient le niveau de vie du capitalisme et celui-ci serait obligé de construire lui-même un rideau de fer pour empêcher l'évasion de ses citoyens vers le socialisme³ !

Cette prose naïve fut reproduite – et critiquée – dans la revue *Est et Ouest*, sous la rubrique « Memento de la guerre froide ». Dans les années 50 Souvarine écrivit plus des trois quarts de cette rubrique⁴.

*

Les articles de Souvarine possédaient simultanément deux qualités difficiles et rares : l'originalité et l'exactitude. Il suffit aussi de jeter un coup d'œil sur ses articles et sur leur date de parution pour se rendre compte qu'il prêchait dans le désert. Voici les problèmes traités par Souvarine dans les articles que l'on trouvera reproduits dans ce livre :

Que faire du PCF ? C'est, au sortir de la guerre, le premier parti de France, par le suffrage universel et les mandats parlementaires ; il bénéficie d'un climat politique étouffant, où même ses adversaires lui rendent hommage pour son « attitude héroïque dans la Résistance ». Malgré tout, Souvarine par l'intermédiaire de son ami, le député d'Alger Jacques Chevalier, stigmatise le PCF comme « parti nationaliste étranger » (la formule vient de Léon Blum) et réclame son interdiction. Cette proposition de loi ne recueille qu'une cinquantaine de voix sur environ cinq cents députés. Mais cette démarche reste inscrite dans les annales de l'histoire parlementaire de la IV^e République. Si cette initiative pour l'interdiction d'un Parti communiste put paraître utopique en France en 1950, elle se concrétisa pourtant quarante ans plus tard, en 1991, en Union soviétique même !

Les Juifs et le mouvement communiste. Dans les années 30, sous l'influence de la propagande nazie, des millions d'Européens étaient prêts à croire que le communisme était au service des Juifs, spécialement en Union soviétique. Or, Souvarine avait constaté que la grande purge (1936-1939) avait proportionnellement plus frappé les Juifs que les autres nationalités (puisque être juif était considéré en URSS comme une nationalité) et que le nouveau Comité central en 1939 ne comptait que trois Juifs, les deux frères Kaganovitch, et Mekhlis. Il savait aussi qu'après la Deuxième Guerre mondiale, Staline avait mené une politique systématiquement antisémite en Union soviétique et dans les pays satellites.

Souvarine rédigea une brochure modeste, publiée en mai 1951, sur la situation des Juifs dans le monde communiste. Aucun grand journal ne daigna mentionner cet opuscule signé Gédéon Haganov et intitulé *Le Communisme et les juifs*. Il fallut attendre l'avènement de Khrouchtchev pour obtenir les premières informations de source communiste sur les persécutions, contre « les cosmopolites et les sionistes », deux des appellations préférées des staliniens de l'époque pour ne pas dire « les Juifs ».

L'affaire Rosenberg. L'affaire Rosenberg présente des similitudes avec les précédentes dans la mesure où, au début, Souvarine prêcha dans le désert, et où son opinion fut confirmée par le jugement de l'histoire. L'affaire Rosenberg s'était passée dans les années cinquante, en pleine guerre froide en Europe et en pleine guerre chaude en Corée. Les protagonistes étaient un couple d'Américains communistes, Julius et Ethel Rosenberg. On les jugea pour espionnage au bénéfice de l'Union soviétique et on les condamna à la peine de mort. L'Agit-prop soviéto-communiste se mit en marche et la campagne en leur faveur dura plusieurs années. En France, toutes les institutions respectables de la grande bourgeoisie, des membres de l'Académie française à la prestigieuse maison d'édition Gallimard, en passant par les intellectuels les plus importants, participèrent à la campagne de signatures en leur faveur. Face à toutes les voix qui clamaient l'innocence des Rosenberg, Souvarine dénonça « la lâcheté » bourgeoise et réfuta les arguments et les mensonges de l'appareil communiste qui ne cessa pendant plusieurs décennies, de plaider l'innocence du couple. Souvarine persista et il écrivit en 1972 : « Ayant relu, vingt ans après, mon article de décembre 1952, je n'ai rien à en retrancher. Il y avait plutôt à ajouter bien des précisions probantes et bien des réfutations de la propagande cynique... » Souvarine ne pouvait prévoir que des documents issus de deux sources de premier ordre lui donnaient raison, de manière décisive : l'ouverture des archives du *State Department*, et l'accès aux documents juridiques concernant l'affaire. On se précipita sur ces montagnes de papiers pour trouver les preuves de la fragilité du jugement, ou les indices de l'innocence du couple. Hélas, c'est l'inverse qui arriva : les chercheurs furent obligés de tempérer, sinon de modifier radicalement leur jugement. Mais la confirmation de la thèse de Souvarine survint avec les hommes et les documents des services de renseignements soviétiques dans les années 1990. Désormais on ne parle plus de cette affaire et on ne réclame plus la grâce à titre posthume pour le couple exécuté.

En d'autres circonstances historiques, les causes défendues par Souvarine finirent par triompher. Il en fut ainsi de son combat contre la

désinformation qui sévissait en Occident dans les années 50 et dont furent victimes de nombreuses maisons d'éditions, institutions politiques, et même écoles militaires. Je pense en particulier au véritable atelier de faussaires qui fonctionnait à Paris, sous la baguette de Grégoire Bessedovski. Cet ex-diplomate soviétique inventait, pour mieux les vendre, de faux documents (les testaments de Staline et de Béria) et même des personnages – tel Boudou Svanidzé, prétendu neveu de Staline le colonel Krylov, membre de l'état-major de l'Armée rouge. Même de très célèbres kremlinologues comme E.H. Carr et Isaac Deutscher en Angleterre, citaient comme des vérités incontestables ces faux, grossièrement fabriqués. Boris Souvarine fut le premier, et longtemps le seul, à dénoncer cette duperie. Il démasqua aussi les principaux producteurs de cette désinformation en France et en Occident qui, finalement, durent renoncer à leur besogne.

En ce qui concerne la désinformation, Souvarine agissait en journaliste et en historien. Car comme un écrivain ou un artiste, un journaliste est grand quand son œuvre demeure. Pour simplifier à outrance, on peut dire que le grand journaliste aura la satisfaction de voir publier en livre ses articles, sans être obligé de changer le texte original pour la simple raison qu'il a vu clair et prévu les événements. En France, Raymond Aron et Boris Souvarine entrent sans conteste dans cette catégorie.

Contrairement à la plupart des articles des années 1950, ceux de Raymond Aron publiés dans *Le Figaro* ont pu être édités dernièrement en trois volumes⁵, ce qui représente trente ans de journalisme (1947-1977). Quant à Boris Souvarine, il fut consacré grand journaliste par la publication d'un choix de ses articles dans *A contre-courant*, recueil de ses écrits à l'époque où il était communiste opposant et dissident⁶, dans *L'Observateur des deux mondes*, qui reproduit, en 1982, à l'époque où il vivait encore, la collection complète du bulletin publié en 1948⁷. Le livre que nous publions aujourd'hui recueille ses articles les plus importants. Ils prouvent la lucidité d'un homme qui resta toute sa vie un autodidacte, mais ne se comporta jamais en dilettante. Il se voulait à contre-courant. D'où les jugements abrupts que Souvarine porta sur cette presse à l'affut de *scoop* sur l'URSS. Souvarine dénonçait la désinformation, la bêtise et l'ignorance. Et il rencontra constamment ces défauts dans la littérature concernant le communisme.

A chaque événement de portée internationale, impliquant le communisme, comme par exemple les guerres d'Indochine et d'Algérie, l'apparition du titisme ou celle du maoïsme, Boris Souvarine jetait toujours la lumière sur les aspects peu connus ou inconnus, des phénomènes étudiés.

Indochine. Alors que le Front de libération nationale était considéré dans une large partie de l'opinion publique occidentale comme une union nationale des différents partis et de toutes les classes de ce pays, Boris Souvarine n'y voyait qu'une application de la tactique de « front uni » du Komintern. De même était perceptible la direction communiste dans la formation des pouvoirs dits démocratiques de la base au sommet. Le numéro 1 en était Hô Chi Minh, que Souvarine avait fort bien connu, avant même la naissance du PC français.

Algérie. Pour aucune autre indépendance, l'intelligentsia parisienne ne s'est autant engagée : réseaux, campagnes contre la torture, filières financières, transports d'armes, etc. *Idem* pour la gauche française.

C'est pourtant dans ces deux pays – l'Indochine et l'Algérie – que depuis trente ou quarante ans prospèrent des régimes, l'un se qualifiant de marxiste léniniste et l'autre de socialiste, parmi les plus terroristes et les plus totalitaires, sans que cela provoque beaucoup de condamnations de la part de cette même intelligentsia.

Titisme. La condamnation de Tito par Staline en 1948 et l'apparition du « socialisme autogéré » avaient fait naître l'espoir au sein de l'intelligentsia de gauche de la possibilité de bâtir un socialisme débarrassé du stalinisme. Souvarine n'a pas partagé cette illusion, et même au début des années 50, en pleine euphorie occidentale à l'égard du titisme, il fit paraître dans *Preuves* un article critique sur la vie de Tito.

Maoïsme. La revue *Est et Ouest* ayant été fondé la même année que la République communiste de Chine, Souvarine n'a pas manqué d'occasion de démasquer ce régime lors de diverses circonstances historiques graves : « la campagne des cent fleurs », le « Grand bond en avant », la « Révolution culturelle », etc. Lorsque le conflit sino-soviétique éclata au grand jour, en 1960, Souvarine refusa catégoriquement de le considérer comme étant de nature idéologique (comme on disait à l'époque). Les événements à venir allaient confirmer, sur ce point, son analyse, ce qui ne signifie pas que ce différend ne fut pas profond ni durable et qu'il en a, pendant un temps, sous-estimé l'ampleur.

*

Boris Souvarine n'est-il l'homme que d'un seul sujet : Staline et le stalinisme ? Quelques années passées à Moscou au sommet de la hiérarchie communiste internationale lui ont ouvert un champ de connaissances inaccessibles aux autres, et les liens personnels qu'il cultivait avec tel ou tel bolchevik lui permirent de voir clair au moment de nombreux « tournants » de la politique stalinienne. Tel fut le cas lors de la grande purge en 1938-1939, et lors de la conclusion du pacte de non-

agression Hitler-Staline en 1939. Le premier de ces deux événements fut relaté et expliqué par Souvarine, l'un dans *Est et Ouest* et l'autre dans *Le Figaro*. En ces deux circonstances, et contrairement aussi au monde entier qui transmettait depuis Moscou les mensonges staliniens, Boris Souvarine, disposa à Paris des confidences de personnalités bolcheviques importantes. Concernant les tractations entre Hitler et Staline, ce fut le général Walter Krivitsky, alors chef des services secrets soviétiques pour l'Europe. Dans le second cas, ce furent des médecins de Staline et des membres du Comité central.

Le duel Hitler-Staline connut plusieurs péripéties dont, un quart de siècle plus tard, Boris Souvarine se rappelait en ces termes : « Le pacte germano-soviétique frappa de stupeur les pays démocratiques et tous leurs leaders. » Il suffit de se reporter à la presse de l'époque. Pourtant il était possible d'y voir clair en observant froidement le jeu de Staline, et bien entendu, sans qu'il fut besoin d'être dans les prétendus secrets d'une diplomatie anachronique. Pour le prouver, nous reproduisons, dans cet ouvrage, l'article décisif de Souvarine, paru dans *Le Figaro* du 7 mai 1939 sous le titre : « Une partie serrée se joue entre Hitler et Staline. »

Au moment où les Occidentaux négociaient avec Hitler et croyaient que leurs pourparlers avançaient, Souvarine aboutit à une conclusion opposée. Par une série d'arguments irréfutables, l'article affirmait : « Staline a toujours désiré conclure un pacte avec l'Allemagne hitlérienne... » A la fin de cette analyse figurait la métaphore utilisée par Staline et devenue célèbre depuis, sur les démocraties occidentales, « habituées à faire tirer les marrons du feu par d'autres ». Bien entendu cette analyse ne fut pas partagée par d'autres journaux. « Souvarine, exagère selon son habitude », disait-on. Il se trouva même un haut fonctionnaire du Quai d'Orsay, pour juger l'article carrément négatif et nuisible car il risquait d'entraver la tâche des négociateurs au moment où les démocrates occidentaux et soviétiques étaient sur le point d'aboutir à un pacte diplomatique et militaire ! Il fallut donc attendre le 23 août et la signature du pacte Molotov-Ribbentrop pour faire tomber leurs illusions. Une semaine plus tard, la Seconde Guerre mondiale éclatait.

La lucidité de Souvarine donna lieu à une autre « révélation » de portée historique, avec *Un Caligula à Moscou. Le cas pathologique de Staline*. Cette étude, publiée dans *Est et Ouest* en novembre 1953, fut précédée d'un exposé, *le Grand Secret du Kremlin*, de N. Valentinov, ex-bolchevik et auteur d'un ouvrage remarquable : *Rencontres avec Lénine*. Souvarine et Valentinov réussirent à obtenir les confidences de plus en plus rares des membres de la *nomenklatura*, qu'il s'agisse d'un

membre du Comité central du parti, comme Valérien Mejlouk, ou d'un grand écrivain proche du Kremlin comme Isaac Babel. Après avoir consulté des médecins ou leurs ouvrages, ils aboutirent à la conclusion que Staline était un cas pathologique qui évoluait du délire de grandeur à la folie sanguinaire. Cette révélation provoqua à nouveau un phénomène de rejet. On déclara que Souvarine exagérait par haine de Staline. Moyennant quoi, aucun journal en France ou en Europe n'accorda de place à cette thèse qui projetait un nouvel éclairage sur le chef soviétique.

La presse occidentale fit le silence. Un seul journal prit la peine de la réfuter, un quotidien russe de New York. Pour ces exilés, souvent formés à l'école du marxisme, la thèse de Souvarine paraissait trop réductionniste, trop simpliste.

Trois années plus tard, pourtant, le XX^e congrès et le *Rapport secret de Nikita Khrouchtchev* ramenèrent Staline sur le terrain de la vérité historique et de l'actualité politique. Khrouchtchev développa dans son *Rapport secret* ce qu'on trouvait déjà dans *Est et Ouest* et ce que Souvarine disait dans son *Caligula au Kremlin*.

Souvarine, avec élégance, en fit la constatation : « Khrouchtchev confirme nos vues » (1^{er}/16 avril 1956). En effet, les similitudes étaient grandes entre le *Rapport secret de Khrouchtchev* et le *Caligula au Kremlin*. Pas seulement du fait de l'idée directrice (la maladie mentale de Staline), mais du fait de certains cas précis (par exemple la mort d'Ordjonikidzé).

*

Au temps de la guerre froide et de l'« anticommunisme primaire », j'ai eu la chance de côtoyer chaque jour pendant des années deux ex-chefs du Parti communiste français, Boris Souvarine et Henri Barbé, qui avaient appartenu aux organismes dirigeants du Komintern – praesidium, secrétariat et comité exécutif. Bien que très différents l'un de l'autre, ils possédaient un trait commun : le talent de se mettre dans la peau d'un dirigeant communiste. Souvarine « sentait » Staline et Barbé, Thorez. A la question : « Que va-t-il faire ou que signifie telle manœuvre politique ? », Souvarine, quand il s'agissait de Staline, et Barbé, quand il était question de Thorez, étaient seuls capables de donner une réponse exacte.

Après la mort de Staline (1953) et de Thorez (1964) et leur remplacement par Khrouchtchev et Waldeck-Rochet, ces chefs-d'œuvre de « sympathie » ne furent plus en mesure de fonctionner. Oracle infailible sous le règne de Staline, Souvarine ne pouvait plus procéder de la même façon avec la direction collective.

La plupart des « kremlinologues » et des « observateurs » en Occident cherchaient le moindre indice annonçant un nouveau Staline. Au contraire Souvarine estimait que le principal souci des hommes du Kremlin consistait précisément à empêcher l'apparition de ce nouveau Staline. D'où deux attitudes différentes à l'égard de la direction collective, nouvel organisme majeur du leadership soviétique depuis la mort de Staline. Aux yeux de beaucoup, il s'agissait d'un trompe-l'œil inventé par les complices de Staline. Souvarine, au contraire, insistait sur la « direction collective ». Toutes les mesures de caractère « libéral » comme la libération des « médecins assassins » au Kremlin, ou de caractère terroriste comme la liquidation de Béria s'expliquaient par cette nouvelle clef : « la direction collective ». Il en fut de même pour les principales démarches du Kremlin dans les années suivantes y compris le destin politique de Khrouchtchev. Si ce dernier réussit à sauver son pouvoir en 1957 et à infliger une défaite au « groupe anti-parti » (Molotov-Malenkov-Kaganovitch) ce fut grâce à « la direction collective », et inversement, s'il fut destitué en 1964, ce fut à cause de la direction collective dont il devint la victime, après en avoir été le bénéficiaire.

Boris Souvarine a survécu trente ans à la mort de Staline, mais il n'a pas trouvé nécessaire de réviser deux de ses postulats sur le système soviétique : 1) le parti était resté stalinien ; 2) la direction était devenue collective. Les onze ans de Khrouchtchev au poste de secrétaire général et les dix-huit ans de son successeur Brejnev n'entamèrent pas ce *credo*. Quand le pouvoir de ce dernier prit fin, en octobre 1982, et quand les successions s'accéléchèrent, les opinions de Souvarine demeurèrent invariables. La dernière année de sa vie, il continua de s'intéresser à l'URSS, mais toujours sans modifier ses postulats. Le 2 juillet 1983, après avoir lu les coupures de presse que je lui avais envoyées à Nice, il m'écrivit : « J'ai une objection majeure à opposer à tous les commentaires qui parlent de l'ère Brejnev, de l'ère Andropov... C'est absurde. Il y a toujours une équipe dirigeante, un noyau. Mais ils ne peuvent pas parler tous à la fois. Brejnev, Andropov parlent pour la direction collective. » Souvarine se refusait à détecter au sommet du Parti une évolution (on dirait une dégénérescence) de la direction collective à la direction personnelle, même quand cette évolution prenait une forme caricaturale à la fin du régime de Brejnev. Quant au parti lui-même, Souvarine lui collait toujours la même étiquette de « stalinien ». Dans la dernière lettre qu'il m'envoya de Nice le 11 juillet 1984 (il devait mourir à Paris le 1^{er} novembre de la même année) il écrivait : « La réintégration de Molotov au Parti montre bien que ce parti est resté stalinien. »

Souvarine s'attendait à voir la fin de Staline, mais pas du stalinisme. Journaliste, il s'employait à voir clair dans les événements qui secouaient le monde communiste, mais historien, il cherchait le moindre indice révélateur du mensonge qui dominait dans le système du marxisme-léninisme. C'est pourquoi il cherchait fiévreusement dans les documents publiés au compte-gouttes dans la foulée du *Rapport Khrouchtchev*, à défaut des millions de documents gardés secrets. Il put constater que le stalinisme exterminait les opposants jusqu'au dernier, mais conservait jusqu'au moindre papier. Les meilleures œuvres littéraires et scientifiques continuaient de dormir dans les caves du KGB et les documents les plus importants de l'histoire du parti bolchevik qui paraissaient dans la presse soviétique, à commencer par *Le Testament de Lénine*, avaient été publiés dans le monde entier trente ans auparavant. Ainsi Souvarine resta dans l'immédiat sur sa faim. Mais qui aurait pu prévoir que moins de quarante ans plus tard – un laps de temps plus que bref pour l'histoire – des journalistes et des chercheurs des pays « capitalistes » allaient pouvoir se procurer les pièces « ultra-secrètes » du Bureau politique du parti bolchevik ou du Comité exécutif du Komintern pour quelques paquets de cigarettes, quelques centaines de dollars, ou un appareil à photocopier ?

*

Le regard de Souvarine sur le passé soviétique se complétait, bien entendu, par une volonté de déchiffrer l'avenir. Souvarine observait, sans préjugé, un double développement. L'un était la conquête du pouvoir dans de nombreux pays par les communistes, plus d'une vingtaine au total. Cette expansion du communisme ou du pseudo-communisme fut pompeusement baptisée « le processus révolutionnaire mondial », expression fabriquée par les services de Boris Ponomarev. L'autre processus allait exactement dans le sens opposé : ces pays socialistes, l'un après l'autre, s'éloignaient de l'Union soviétique et du marxisme-léninisme. Les symptômes et les caractéristiques coïncidaient avec le phénomène historique du déclin des empires. D'où l'intérêt pour Souvarine d'analyser deux livres traitant de l'écroulement du système soviétique. Le premier était l'ouvrage d'André Amalrik, paru à Paris en 1970, et le second celui d'Emmanuel Todd, paru en 1976. Faisant une objection au titre du livre d'Amalrik, *L'Union soviétique survivra-t-elle en 1984 ?*, Souvarine constatait qu'« Emmanuel Todd, plus prudent qu'Amalrik, ne se risque pas à dater la chute finale à une assez brève échéance ». Tout en acceptant l'idée fondamentale de ces deux auteurs sur la vulnérabilité et la fragilité du régime soviétique, Souvarine freina

particulièrement l'ardeur du jeune Todd : « Un régime ne tombe pas tant que ses maîtres n'ont pas de scrupules à employer leurs tanks et leurs mitrailleuses. Est-ce à dire que le régime soviétique soit éternel ? Certes non, mais l'issue ne dépend pas nécessairement de la " stagnation », ni du " blocage ". »

Ce compte rendu fit resurgir à l'esprit de Boris le souvenir d'un dialogue entre lui et son beau-frère Joaquin Maurin, fondateur du PC espagnol, puis du POUM (parti marxiste anti-stalinien). Maurin était très impressionné au début des années soixante par l'apparition en URSS des premiers opposants dans la génération d'après-guerre, et il se mit à chercher des analogies entre ces premiers dissidents et la naissance du mouvement socialiste en Russie au siècle précédent. Les analogies, selon Maurin, abondaient : le nombre très restreint des militants dans deux cas ; le rôle des étudiants, la formation de la nouvelle émigration politique, la diffusion de la presse clandestine (*samizdat*), le rôle modeste des ouvriers dans cette opposition, les querelles entre diverses tendances dans l'exil. Selon Maurin, c'était là le début d'un processus de longue haleine, et en réponse à la question de Boris sur la durée de ce processus, Maurin l'évaluait à un demi-siècle.

Au risque de se tromper sur les dates exactes, on peut d'ores et déjà prédire la mort du communisme dans l'ensemble du monde. Il est né au début même de notre siècle (*Que faire ?* de Lénine est paru en 1902 et le congrès du Parti social-démocrate à Londres, se tient en 1903) et s'achève avec ce siècle. Boris Souvarine a joué dans la vie et la mort du communisme un rôle capital, d'abord pendant cinq ans en son sein, ensuite pendant plus de cinquante ans dans la lutte menée contre lui.

Branko Lazitch.

Lénine

Souvarine a approché personnellement Lénine. Cela ne l'a pas conduit à une tendresse particulière pour lui, mais à plus de nuances : Lénine ne mérite pas, aux yeux de Souvarine, la grossière approche hagiographique des dirigeants soviétiques, ni même l'admiration longtemps manifestée par tant d'intellectuels occidentaux. Il n'y a pas de St. Lénine.

Lénine avait pourtant mis en route une machine dont il ignorait qu'elle instaurerait le totalitarisme sur « un sixième du globe ». Mais l'émigré isolé de Zurich n'en avait pas eu le désir, ni même le dirigeant du parti. L'affaire du testament montre combien, à l'heure de sa mort, il était au fond inquiet de ce qu'il sentait naître dans cette Russie soviétique tant espérée. Lénine ne mérite donc pas non plus d'être chargé d'opprobre. Il ne fut ni intéressé par l'argent, ni assez méprisant pour son pays pour être un « agent allemand ». Comme l'a rappelé Michel Heller, Boris Souvarine voyait en Lénine « un utopiste pour qui la fin justifie les moyens » et en Staline, seulement « un cynique prêt à tout pour favoriser ses intérêts propres, pour renforcer et élargir son pouvoir personnel ».

SOLJENITSYNE ET LÉNINE

Le nouveau livre de Soljenitsyne (*Lénine à Zurich*) se présente comme une suite de chapitres qui vont nourrir la grande fresque historique commencée sous le titre *Août 1914*¹. Bien que l'auteur définisse l'œuvre en cours comme un roman, il tient à en affirmer l'historicité en

indiquant ses sources, d'ailleurs pas trop précises. Ce sont quatre volumes des *Œuvres* de Lénine ; huit documents allemands officiels (empruntés au livre de W. Hahlweg qui en reproduit cent ²) ; la biographie du social-démocrate russo-allemand Parvus, par Zeman et Scharlau (*The Merchant of Revolution* ³) ; et le livre, en partie médiocre, en partie trompeur, de N.F. Platten Jr. sur le voyage de son père avec Lénine à travers l'Allemagne en 1917 ⁴. A peine faut-il mentionner le livre d'un certain Gautschi, tributaire des précédents et qui n'y ajoute que des interprétations malveillantes et des insinuations difamatoires ⁵.

Soljenitsyne souligne expressément le caractère historique de son œuvre en remerciant les auteurs susnommés « d'avoir prêté une aussi indéfectible attention à des événements qui ont déterminé au xx^e siècle le cours de l'histoire tout en demeurant soigneusement cachés au regard des historiens et sur lesquels la direction prise par l'évolution de l'Occident risquait peu d'attirer l'attention ». Cette insistance sur l'historicité du récit et sur le rôle des historiens est une invite explicite à la critique historique de s'exercer, indépendamment de l'appréciation littéraire du texte romancé. Même sans cette invite, la critique historique eût été inévitable puisqu'il s'agit, dans *Lénine à Zurich*, d'un contemporain dont la stature domine notre époque, tant par son influence de son vivant que par les conséquences interminables de ses actes non seulement en Russie, mais dans le monde. Soljenitsyne se trompe en parlant d'événements « soigneusement cachés » et ayant peu « attiré l'attention ». Sur le séjour de Lénine en Suisse précédant sa traversée de l'Allemagne en guerre et sur ses rapports avec les autorités allemandes, il existe, depuis plus d'un demi-siècle, une énorme littérature d'historiens et de mémorialistes, sans parler des politiciens et des journalistes. Dès l'année 1917, des torrents de « révélations », de dénonciations et d'accusations ont fait passer Lénine pour un agent du Kaiser, un envoyé de Ludendorff ⁶, un espion allemand, un vendu à l'ennemi, rentré en Russie dans un wagon « plombé » pour trahir son pays au bénéfice de l'impérialisme germanique. Il y a de nombreuses variantes : tantôt c'est le train entier qui était plombé (en anglais : *sealed*), tantôt le wagon est blindé, et même une version importante, moins répandue mais capitale par son origine, est celle d'un « wagon-salon » (voir plus loin). Les chiffres relatifs à l'or allemand oscillent du simple au décuple. La bibliographie de ce thème est déjà si considérable qu'on doit se borner à y faire allusion, à moins d'écrire un autre livre.

Même après plus d'un demi-siècle, de nouveaux apports enrichissent sans cesse ladite bibliographie, déjà pléthorique. Dans *Encounter* (mars

1974), une des meilleures revues anglaises ⁷, Joel Carmichael reprend à son compte toutes les erreurs et inexactitudes de ses prédécesseurs, en y ajoutant les siennes propres (*German Money and Bolshevik Honour* ⁸); il va jusqu'à y mêler Trotski, lequel était complètement étranger à cette affaire. Dans le *Novy Jurnal* (n° 115, 1974), Roman Goul ⁹ paraphrase tout ce qu'ont dit avant lui Melgounov ¹⁰, David Shub ¹¹, Kerenski ¹², George Katkov ¹³ et autres léninophobes respectables, mais non infail-
libles, et que la passion ne rend pas lucides. Inutile d'insister sur l'abondante contribution des journaux et revues russes de l'émigration dans ce domaine de l'information et des commentaires. Contrairement à ce que dit Soljenitsyne, donc, rien n'a été « soigneusement caché », tout a été fait pour « attirer l'attention ».

C'est au point que l'expression « wagon plombé » est entrée depuis longtemps dans le langage courant appliqué à ce sujet toujours brûlant. Churchill l'emploie dans ses *Mémoires* ¹⁴, et même Trotski dans les siennes ¹⁵ (avec des guillemets). Récemment, la télévision française annonçait à son programme : « Départ du wagon blindé de Lénine » (*Le Figaro*, 7 avril 1973). Plus récemment encore, *La Pensée russe*, hebdomadaire paraissant à Paris, évoquait le *plombirovannyi wagon* dans un compte rendu élogieux du livre de Soljenitsyne (16 octobre 1975). Et, dans ce même livre, précisément, on peut lire que Lénine, à certains moments, rêvait d'obtenir un wagon *scellé* pour se rendre en Russie en passant par la France et l'Angleterre (p. 212 en russe; le traducteur français écrit « plombé »). On ne sait pourquoi « plombé » a pris un sens particulier, péjoratif, diamétralement contraire au sens réel (voir plus loin).

D'une façon originale, Soljenitsyne vient donc ajouter sa contribution à une série déjà longue d'ouvrages plus ou moins historiques, plus ou moins tendancieux, souvent contradictoires et dont les hypothèses ou les interprétations ne tiennent jamais lieu de preuves. Certes, il ne souscrit nullement à tout ce qu'ont affirmé avant lui les auteurs déjà nommés. S'il le faisait, il ne serait pas Soljenitsyne. Mais ses allusions et suggestions, parfois des sous-entendus, le rattachent à la série précédente, peut-être à son insu, et l'on ne saurait l'apprécier en faisant abstraction de tout le contexte si largement répandu. En outre, les références données à l'appui de son récit pour en établir l'historicité, bien que rebattues, impressionnent le lecteur non averti, donc presque tout le monde, comme le prouve, par exemple, le compte rendu (2 janvier 1976) du *Bulletin de Paris* ¹⁶ qui loue chaudement ce « portrait historique nourri d'une documentation immense, rigoureuse, implacable ». De cette documentation, donc, il faudra examiner ce qu'elle vaut. Les mérites de Soljenitsyne sont exceptionnels et éclatants, son témoignage

sur le régime soviétique est inoubliable, son talent littéraire a conquis d'emblée l'admiration de tout Russe cultivé, et il a fait entendre par-dessus les frontières le cri mémorable de la conscience d'un grand peuple odieusement torturé, martyrisé : « Ne pas vivre dans le mensonge. » On lui doit la vérité, à lui aussi, en hommage à sa personne et à son œuvre. *Amicus Plato, sed magis amica veritas* ¹⁷.

Les références à quelques formules ou expressions de Lénine n'ont pas la valeur probante que croit Soljenitsyne. Dans les cinquante-cinq volumes des *Œuvres complètes* (mais encore incomplètes) de Lénine, on trouve de tout et le contraire de tout. Riazanov ¹⁸ disait à l'auteur du présent article, en 1926 : « Émile Pouget ¹⁹ a compilé jadis une brochure intitulée *Variations guesdites*. On pourrait de nos jours en composer une avec des variations léninistes. » Le philosophe russe G.S. Pomerants ²⁰ écrit, dans une lettre reproduite par le *Polititcheski Dnevnik* (t. 2, Amsterdam, 1975) : « L'essence de la question n'est pas dans la source de la citation, mais dans l'état de la conscience qui choisit la citation. On peut tirer de l'Évangile une citation pour justifier l'Inquisition. On peut tirer de Lénine une citation pour justifier une guerre antisoviétique. » Cette juste remarque s'applique aussi à *Lénine à Zurich*. Dans un livre de 1925 bourré de citations de Lénine, intitulé *Le Léninisme*, Zinoviev a tenté d'embarrasser Staline ²¹. Celui-ci, avec l'aide de Boukharine, a répliqué par un paquet d'autres citations du même ²². Ni les unes ni les autres n'ont convaincu personne. Les idolâtres du léninisme célèbrent le culte de leur idole à grand renfort de citations : ce ne sont pas les mêmes que celles de Soljenitsyne.

Il y a citations et citations : c'est affaire de temps, de lieux et de circonstances. Aussi, de la conscience du citateur comme dit Pomerants. Lénine a commis un contresens flagrant en citant un mot de Marx sur la religion, « opium du peuple ». Car, dans les années 40 du siècle dernier, l'opium était apprécié comme une médication bienfaisante. Marx, évoquant la misère humaine, a coulé sa pensée dans le moule d'une phrase de Balzac : « La loterie était l'opium de la misère » ²³, c'est-à-dire une drogue calmante. Jaurès exprimait à sa façon la même idée en parlant de la religion comme étant « la vieille chanson qui berçait la misère humaine » ²⁴. Lénine a interprété l'opium de Marx en tant que drogue nocive. Presque personne n'avait lu le mot sur « l'opium du peuple » dans la *Critique de la philosophie du droit de Hegel*, et surtout personne ne lui avait prêté une attention particulière. Le contresens de Lénine a fait le tour du monde et tous les perroquets le répètent. Autre exemple : Lénine cite Marx pour justifier le régime soviétique identifié à la « dictature du prolétariat », alors que Marx entendait par cette expression

une « hégémonie politique » résultant du « suffrage universel » ; ce qui n'a rien de commun avec le monopole d'un parti, l'omnipotence d'une « oligarchie » (Lénine *dixit*), un Guépéou inquisitorial et un archipel du Goulag.

Pendant l'affaire Dreyfus, un malin quelque peu instruit a justifié la condamnation d'un innocent en citant une phrase de Goethe détachée du contexte, et maintes fois répétée par la suite : « Je préfère l'injustice au désordre. » Autrement dit, tant pis pour l'innocent, pourvu que l'ordre établi ne soit pas mis en cause. Mais si l'on retrouve la fameuse phrase dans la *Campagne de France*, elle dit exactement le contraire de la version qui a fait fortune : il s'agissait d'un pillard que la foule aurait lynché, à Mayence, si Goethe ne s'était interposé, estimant que mieux valait épargner un coupable que tolérer un déni de justice, le lynchage. Bel exemple de citation à contresens, qui a besoin d'un éclairage.

Lénine a vitupéré ses plus proches camarades, mais il fait aussi parfois leur éloge. Il a préconisé la démocratie et ensuite aboli toute démocratie. Il a prôné l'Assemblée constituante et l'a dissoute sans merci. Il a été contre les soviets, puis pour les soviets, puis encore contre les soviets, et enfin pour les soviets, mais en les dénaturant pour les domestiquer. Il s'était engagé à mener une guerre révolutionnaire contre l'Allemagne à défaut d'obtenir une paix juste et démocratique, mais il a dû signer et justifier une « paix infâme ». Il avait promis la « concurrence pacifique des partis au sein des soviets » et il a supprimé tous les partis, même le sien (qui n'a de parti que le nom). Ayant théorisé l'extinction de l'État, la suppression de la police, de l'armée, de la bureaucratie, il a réalisé l'État militaro-policier et bureaucratique le plus monstrueux que connaisse l'histoire. Tout cela, Soljenitsyne le sait, mais il se réfère à quatre volumes d'un ensemble qui en comprend cinquante-cinq, et cela dissuade d'opposer des citations aux siennes, de le suivre pas à pas, et là encore d'écrire un autre livre.

Des réflexions générales sur l'art ou la façon de citer ne nous éloignent pas de *Lénine à Zurich*. Elles s'imposent de préférence à une discussion minutieuse des multiples emprunts et allusions aux textes de Lénine que notre romancier a certainement lus la plume à la main, prélevant çà et là un mot, un bout de phrase, une épithète, un trait caractéristique. Car il suffit d'une ligne pour accréditer une erreur, et il faut parfois une page ou plusieurs pour rétablir la vérité. Une réfutation détaillée risquerait de paraître fastidieuse au lecteur peu enclin à la léninologie et, finalement, lassante. Plus important est d'examiner les grandes lignes du récit qui veut évoquer des circonstances historiques où se situent les *dramatis personae*.

Une observation s'impose dès l'abord, si surprenante qu'elle paraisse, à savoir que Soljenitsyne est victime de l'historiographie communiste, tendancieuse et le plus souvent trompeuse, dont il s'est alimenté, sans doute en consultant le copieux appareil de gloses qui accompagne les œuvres de Lénine (les Encyclopédies soviétiques donnent les mêmes versions fausses, provenant de la même source « idéologique »). C'est particulièrement visible à propos de la conférence de Zimmerwald²⁵ où, selon le romancier, « la gauche zimmerwaldienne était née en tant que mouvement international, et Lénine, cessant d'être un quelconque sectaire russe, en devenait le chef », ajoutant que la « gloire de cette conférence en revint à Grimm », auquel il en attribue la convocation²⁶. Tout cela est inexact. L'initiative, en réalité, appartient au parti socialiste italien et aux démarches préalables de son missionnaire O. Morgari à Paris et à Londres, ainsi qu'en Suisse²⁷.

Certes, en raison de la position géographique et de la neutralité de son pays, R. Grimm a exercé une grande activité pacifiste, avec l'aide efficace d'Angelica Balabanova²⁸, qui représentait auprès de lui le socialisme italien et avait l'avantage de parler cinq ou six langues. Avant une réunion internationale de femmes socialistes à Berne, en avril 1915, suivie d'une conférence pacifiste de la jeunesse, dans lesquelles Lénine introduisit ses porte-parole pour y faire entendre sa note discordante que personne n'écoula au-dehors, un colloque italo-suisse avait eu lieu à Lugano, prélude à Zimmerwald. Le travail ultérieur de Grimm s'accomplit sous l'égide constante et avec la collaboration permanente des Italiens, que Soljenitsyne semble ignorer.

Notre romancier aurait dû lire le petit livre très sincère et très véridique d'Angelica Balabanova : *Iz litchnykh vospomi nani Tsimmerwaldtsa*²⁹ (Leningrad, 1925) pour avoir une idée juste de la conférence et se convaincre que la « gauche zimmerwaldienne » n'a eu longtemps aucune importance. (Et ce livre de l'ancienne secrétaire de l'Internationale communiste a paru en 1925, alors que le culte de la personnalité de Lénine était déjà en plein essor, quoique pas encore aussi pervers et mensonger qu'il allait le devenir.) Personne à l'époque n'accordait d'intérêt à ladite « gauche », passée inaperçue avant la Révolution russe. Elle n'existe que dans les éditions du Gosizdat³⁰. Les quelques suiveurs de Lénine ne représentaient qu'eux-mêmes, lors des conférences de Zimmerwald et de Kienthal³¹. En France notamment, on crut même comprendre que Lénine était une sorte de tolstoïen hostile à toute guerre par principe (cf. Lénine : *Lettre ouverte à Boris Souvarine*³²). Quand on sut qu'il préconisait la guerre civile, alors que les zimmerwaldiens dans leur ensemble militaient pour la paix, non pour la guerre, civile ou autre, on le tint pour un utopiste ou un irresponsable, à part

une poignée de ses partisans. Inutile de dire que la « gauche » n'eut aucune influence sur les événements en cours.

Le récit de Balabanova relatif à la conférence de Kienthal achèverait d'éclairer Soljenitsyne. L'auteur loue (p. 80) la participation de Natan-son³³, Martov³⁴, Lapinski³⁵, Radek³⁶, sans même faire allusion à Lénine. Elle mentionne ce nom trois pages plus loin, comme si elle s'était ravisée, à moins que les éditeurs ne l'aient rappelée à l'ordre. Cela ne ressemble pas aux versions léninistes élaborées par la suite. Ce fut la rencontre franco-allemande, suivie d'une déclaration commune, à Zimmerwald, qui conféra un semblant de valeur historique à la conférence. Trotski fut le principal rédacteur de la proclamation finale. La « gauche » était quantité négligeable et n'eut de poids qu'après la prise du pouvoir par les bolcheviks à Petrograd.

Non moins contraires à la vérité historique sont les diverses évocations et allusions de Soljenitsyne à la révolution de 1905. Sous l'influence du *Merchant of Revolution*, notre romancier fait de Parvus³⁷ le « père de la première révolution », et il lui prête des propos insensés, par exemple sur l'argent japonais prétendument reçu par les bolcheviks et qui aurait suscité en outre la révolte des marins du cuirassé *Potemkine*. Il faudrait des pages et des pages pour relever les affirmations avancées à la légère et surtout pour leur opposer une relation exacte des faits. (Par exemple, le Japon a pu financer des allogènes séparatistes et il a aidé des socialistes-révolutionnaires à publier un journal, *Volia*, à Nagasaki. Cela n'a rien à voir avec Lénine et cela ne se laisse pas traiter sérieusement en quelques lignes). Une réfutation en bonne et due forme impliquerait la critique du livre de Zeman et Scharlau, source principale du chapitre où le pseudo-père de la première révolution se permet des élucubrations à dormir debout. Dans le dernier *Contrat social*³⁸ (vol. XII, n° 4, Paris, 1968), nous avons analysé le recueil de documents allemands édité par Zeman et la biographie de Parvus, du même Zeman, en collaboration avec Scharlau (*The Merchant of Revolution*) : cette recension a exigé quatorze pages in-quarto, où tout n'est pas dit, et il ne saurait être question de recommencer. On doit se borner à rétablir la vérité sur certains points essentiels. Les deux auteurs auxquels se fie Soljenitsyne n'ont pas su éviter l'écueil habituel des biographes qui font de leur personnage le centre de l'histoire de son temps, et ils ont exagéré outre mesure en érigeant Parvus en figure principale de la révolution de 1905. Comme première biographie du théoricien de la « révolution permanente » associé à Trotski pendant plusieurs années, leur ouvrage est digne d'intérêt en tant qu'il s'appuie sur des données documentaires certaines, mais propre à égarer le lecteur peu averti en tant qu'il comble les lacunes documentaires par des suppositions tendan-

cieuses et des insinuations malveillantes, surtout à l'égard de Lénine. La réalité fut tout autre que la biographie du *Merchant* et que la fiction romancée de *Lénine à Zurich* le laissent entendre.

Phénomène grandiose et spontané, aux péripéties multiples et tragiques, la Révolution de 1905 s'étendit à tout l'Empire pendant plus d'une année, alors que le soviet de Pétersbourg eut une importance régionale et éphémère, et non pas celle que lui a conférée rétrospectivement le soviet de Petrograd en 1917. Il a duré une cinquantaine de jours environ. Son président fut un socialiste sans étiquette, Nosar, alias Khroustalev, qui fut arrêté en décembre³⁹ ; une *troïka* quasi anonyme lui succéda, dont Trotski s'avéra le plus actif, et ne vécut guère qu'une semaine. Parvus ne fut nullement en vedette, il s'affirma surtout comme publiciste, collaborant ainsi que Trotski, avec talent, à la *Rouskaïa Gazeta* et au *Natchalo* menchevik⁴⁰. Il a notamment écrit le *Manifeste financier* du soviet, qui fit du bruit à l'époque, bientôt oublié. Il a préfacé une brochure de Trotski éditée à Genève : combien d'exemplaires sont-ils parvenus en Russie et qui les a lus, personne ne peut le dire. Elle a servi de thème de discussion sur la « révolution permanente » entre social-démocrates férus de théorie, dans les années suivantes, sans exercer la moindre influence sur le mouvement réel (Soljenitsyne en résume très bien la thèse en six lignes). Trotski mentionne Parvus une seule fois dans son livre sur 1905, écrit alors que les deux hommes étaient très proches et solidaires.

S. Witte⁴¹ remarqua plus tard : « Quant au soviet des ouvriers, je ne lui attribuais pas tellement d'importance. Et il ne le méritait pas. » Opinion discutable, mais non négligeable, assez significative. Mais, en 1917, le prestige de Trotski fut tel que son éclat se transmit, rétrospectif, sur le soviet éphémère de 1905 dont la littérature communiste ranima le souvenir avec de la surenchère. Dix ans plus tard, Trotski tombé en disgrâce, cette littérature tourna court et il ne fut plus question du Trotski de 1905, sauf pour le diffamer ; encore moins de Parvus toujours passé sous silence, et qui n'a ressuscité que dans les livres de Zeman et Scharlau, puis de Soljenitsyne. Il est vrai que la mise au jour d'archives allemandes a fourni de quoi gloser sur ce personnage hors série. Encore faut-il savoir les lire.

Il y a documents et documents. Le recueil de Zeman, *Germany and the Revolution in Russia* (Londres, 1958), en reproduit cent trente-six, tirés des archives allemandes. W. Hahlweg, nous l'avons dit, n'en donne que cent, et Soljenitsyne se contente de huit. Mais ceux de la Wilhelmstrasse ne sont pas les seuls. Nous avons, d'autre part, les lettres *privées* de Lénine à sa famille, à Chliapnikov⁴², à Kollontai⁴³, à

Inessa Armand ⁴⁴, à Ganetski ⁴⁵, à Boukharine ⁴⁶, à Gorki ⁴⁷, à Radek et autres. Elles sont révélatrices quant à la situation matérielle de Lénine jusqu'à son départ de Suisse (les citer exigerait plusieurs pages) : elles prouvent qu'il est très démuné de ressources depuis l'interruption des relations postales avec la Russie ; qu'il cherche du travail rémunéré pour lui et pour sa femme ; qu'il s'effraie de la hausse des prix, etc. Donc, toute accusation ou insinuation relatives à l'or allemand est pure calomnie, au moins jusqu'à avril 1917. Sur ce thème, Soljenitsyne est irréprochable, il constate la pauvreté du couple Oulianov, la parcimonie de Lénine qui par économie n'achète pas les journaux (il les lit à la bibliothèque publique), etc. Mais le roman prend mauvaise tournure à partir du chapitre 47 où, au cours d'entretiens imaginaires et invraisemblables, Lénine, ayant repoussé plusieurs fois toute offre d'argent de Parvus, dit à celui-ci : « Prenez Ganetski », son camarade socialiste polonais. Invraisemblance particulièrement criante, qui n'annonce rien de bon dans les chapitres à venir.

Ganetski n'a rien alors d'un petit garçon (il a trente-cinq ans), ni d'un subordonné, il est indépendant, Lénine n'a pas d'ordres à lui donner, Parvus et lui se connaissent de longue date. De même quant à Boukharine à propos de qui Soljenitsyne écrit : « Lénine interdit à Boukharine... ainsi qu'à Chliapnikov... »

Tout cela est inexact. Lénine ne peut pas interdire à Boukharine, ni à Chliapnikov. Il leur déconseille d'avoir des rapports avec Parvus, ce qui est normal de la part d'un aîné, d'un « vieux ». Il n'interdit pas. Lénine en Suisse, inspirateur d'un « tout petit groupuscule nommé parti », Soljenitsyne *dixit*, n'est pas encore Lénine au Kremlin. D'ailleurs, notre auteur ne cesse de se tromper sur les rapports de Lénine avec ses partisans. Ganetski n'est pas un intime, Lénine lui écrit en 1913 : « Estimé camarade », formule toute conventionnelle. En 1914 : « Cher ami », car il le connaît mieux et ils échangent de menus services. Tandis qu'il écrit à Kamenev ⁴⁸ : « Cher Lev Borissovitich », et à Safarov ⁴⁹ : « Cher Georges », parce que ce dernier est un jeune. De même il n'est pas vrai que Lénine tutoyât Zinoviev ⁵⁰. Hors de sa famille, Lénine ne tutoyait personne, sauf parfois Inessa. Dans sa jeunesse, il avait tutoyé Martov et Krijanovski ⁵¹, mais c'était du passé. Il tutoie une fois Lazzari ⁵², parce qu'il répond à une lettre de tutoiement à l'italienne. A part cela, il garde ses distances.

Revenons aux documents allemands. G. Katkov, le premier, a fait état de celui qu'il croyait décisif, bien à tort, mais dont les léninophobes à courte vue ont tiré grand parti : un télégramme de Kuhlmann ⁵³ à destination du Kaiser, daté du 3 décembre 1917, donc un mois après le coup d'Octobre, et où le ministre des Affaires étrangères s'attribue le

mérite d'avoir aidé financièrement les séparatistes (allogènes) et les bolcheviks « par divers canaux et sous des étiquettes variées » (donc sous camouflages et à l'insu des bénéficiaires ?), expliquant ainsi la grande diffusion de la *Pravda*. Ce rapport tardif est typique du haut dignitaire qui, après coup, se vante sans preuve d'avoir eu part aux événements, sachant que le souverain ne peut rien vérifier ; mais il se trahit en avançant un détail qui discrédite son histoire, relatif à la *Pravda*. Ce journal paraissait depuis 1912 sans aucune aide extérieure, sous divers titres, selon les saisies, par intermittence, et son succès énorme en 1917 tenait à sa propagande effrénée en faveur d'une paix immédiate. L'argent n'a rien à y voir.

Kühlmann peut dire n'importe quoi. Nous avons réfuté son « document » dans le *Contrat social* dès janvier 1958, peu après sa publication, sans savoir que sir Lewis Namier tenait Kuhlmann pour un « menteur » (*Avenues of History*, Londres, 1952), mais en jugeant son télégramme comme une évidente façon de se faire valoir sans risque de contradiction. Un autre message du même figure dans le recueil, en date du 29 septembre 1917, contenant deux lignes plus vagues sur le « mouvement bolchevik », plus précises et plausibles sur les séparatistes de Finlande et d'Ukraine. Le « menteur » n'ose pas prononcer le nom de Lénine.

Ce nom figure quarante-six fois dans le recueil Zeman (*cf.* l'index), et n'indique pas une seule fois un versement d'argent. Lénine est invisible et présent, beaucoup de gens s'intéressent à lui, mais il n'y peut rien et n'en a cure. D'autres que Lénine touchent de l'« or allemand » (en réalité des marks papier), mais qu'en font-ils ? Le premier bénéficiaire des fonds secrets est Parvus, qui méritera une attention spéciale (voir plus loin). Le second est un Estonien nationaliste, ex-social démocrate, inconnu jusqu'alors, nommé Kesküla, dont Romberg, ministre allemand à Berne, dit que cet astucieux personnage « a réussi à découvrir » le programme de Lénine en cas de révolution, mais qu'il faut le tenir très secret pour ne pas le priver « de toute sa valeur », rapport du 30 septembre.

Pour apprécier comme il convient le savoir et l'intelligence du diplomate allemand, ainsi que le toupet de l'Estonien, il suffit de noter que ce fameux programme avait paru dans le numéro 33 du *Social-démocrate* (1^{er} novembre 1914), complété dans le numéro 47 du même journal (13 octobre 1915), en vente au prix de 10 centimes. Les dates ne sont pas décisives, car ces textes avaient été d'abord imprimés en feuilles volantes. On a peine à compter l'argent reçu par Kesküla en récompense de ses services, d'après les documents publiés : il est ques-

Boris Souvarine fut l'un des fondateurs du Parti communiste français et son délégué auprès de la III^e Internationale. Pourtant, dès 1924, il s'oppose à Staline lors de la querelle de succession qui déchire les héritiers politiques de Lénine. Il rompt avec le communisme et publie, en 1935, un *Staline*, modèle de lucidité critique dans une Europe encore sensible aux vertiges bolcheviques. En mai 1939, il est l'un des rares à prophétiser le pacte germano-soviétique et adopte une posture de vigile, attentif et courageux. Il décrit la terreur qui règne en URSS, analyse – notamment dans la revue *Est et Ouest* qu'il rejoint en 1949 – la dérive sanguinaire de Staline, démonte l'allégeance du PCF envers l'URSS, dénonce les complaisances et les lâchetés de nombre d'Occidentaux face au communisme.

On trouvera ici rassemblés et présentés par deux des meilleurs connaisseurs du communisme – Branko Lazitch et Pierre Rigoulot – les textes les plus éclairants écrits par cet esprit libre entre 1950 et 1977.

ISBN 2-259-18862-1



9 782259 188623

BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE



3 7531 03308687 8

139 F

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX^e siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en accord avec l'éditeur du livre original, qui dispose d'une licence exclusive confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012.